

# La coresponsabilité en Église, parlons-en !

Marseille 16 - 17 Janvier 2009

Je crois que la thématique de cette rencontre «La coresponsabilité dans l'Eglise» est le défi principal de notre temps. D'ailleurs ce problème n'existe pas seulement au sein de l'Eglise, mais aussi dans tous les autres aspects de la vie. Dans la société, dans la famille, dans les différents groupes politiques et culturels, nous sommes toujours tentés de déléguer aux autres notre responsabilité personnelle. Si dans l'Eglise nous étions capable de relever ce défi, ça serait un grand signal pour tous.

Les préalables pour découvrir à nouveau cet aspect de la vie chrétienne, on déjà été posés depuis longtemps: le Concile Vatican II l'a affirmé clairement et tout cela est rentré dans le langage de l'Eglise: on ne devrait plus parler d'une «Eglise qui enseigne et d'une Eglise qui apprend», mais de «Peuple de Dieu», où il y a une diversité de fonctions, mais une responsabilité commune. Malheureusement on continue encore à dire «Eglise hiérarchique», mais hiérarchie est un mauvais mot qu'il faudrait effacer du vocabulaire chrétien. «Pouvoir sacré» ! Deux mots que Jésus a supprimé, car le seul pouvoir dont il parle, est celui du «lavement des pieds» et il a abattu la muraille qui divisait le sacré du profane.

C'est un horizon fascinant, ouvert à nouveau par le Concile Vatican II. Dans cette vision chacun est valorisé et chacun est relativisé, parce que personne ne constitue une totalité. Dans l'Eglise, comme dans la société, celui qui ne se met pas en jeu de manière responsable, prive les autres d'une lumière, avorte une signification que personne d'autre ne peut donner, car personne ne possède tous les charismes et personne n'en est complètement privé. Levinas dit, «Si un homme ne naît pas, une signification ne se révèle pas» et également, «Si ce n'est pas toi, qui pour toi?»

Plus de quarante ans se sont écoulés depuis le Concile, mais cette redécouverte a du mal à rentrer dans la vie de l'Eglise, à tous les niveaux. Au contraire, la conviction commune est qu'on est en train de reculer. Notre communauté paroissiale aussi, ressent de cette difficulté. Mais il s'agit seulement des retards, la direction du chemin étant irréversible. A notre avis, si nous avançons lentement sur ce chemin, c'est parce que deux tentations et deux faiblesses opposées et complémentaires se croisent, en complicité et solidarité: la paresse d'un peuple qui n'a pas envie de grandir et l'attitude des Pasteurs qui n'ont pas la confiance de laisser grandir. Un mécanisme pervers que souvent nous retrouvons dans la famille aussi.

En plus, en Italie au moins, persiste encore une vision de l'Eglise où les Paroisses et les autres groupes ecclésiaux sont perçus comme des agences

locales d'une institution administrative plus vaste qui est la Diocèse, qui aurait en exclusivité la pleine responsabilité de l'évangélisation et la vision d'ensemble pour le discernement des signes des temps.

Mais l'Eglise locale, avec l'Evêque à sa tête, n'est pas un puzzle, ni une mosaïque dont les paroisses et les groupes seraient seulement une tesselle qui n'a pas une signification en soi: si on regarde la tesselle d'une mosaïque on ne comprend rien! La signification pleine apparaît petit à petit, au fur et à mesure qu'on s'approche de l'ensemble du tableau.

Dans l'Eglise, on ne peut pas dire: «Chacun à sa place, chaque paroisse et chaque communauté joue son rôle et se souviennent que seule la Grande Eglise officielle connaît les vrais objectifs et détient une vision d'ensemble». C'est pas ça l'Eglise! Un morceau de pain est un morceau de pain, ce n'est pas du quasi-pain! Bien sûr, ça n'épuise pas toute la diversité du pain: il y a le pain salé, le pain français, le pain italien, le pain de la maison, mais un morceau de pain c'est quand-même du pain. Von Balthasar, un théologien décédé il y a quelques années de ça, a écrit un livre intitulé *«Le tout dans le fragment»*. C'est ça que j'entends quand je dis que chaque communauté ne représente pas la pièce d'une mosaïque. (v. Romains, 12, 3-8)

Les communautés, paroissiales et non-paroissiales, sont un corps vivant et entier; bien sûr, un corps vivant qui doit rentrer dans une unité dynamique avec son propre Evêque, avec les autres groupes ecclésiaux et avec l'Eglise universelle; bien sûr, il doit être conscient qu'aucune composante n'est à elle seule une totalité; mais c'est un corps vivant appelé par le Seigneur à être signe d'espoir dans le monde actuel, à partir de ceux qui supportent plus que tous les autres le poids de l'injustice et de la misère; un corps vivant appelé à écouter leur cri, le 'magistère des pauvres' comme quelqu'un l'a nommé.

C'est pour ça qu'il ne s'agit pas, ni de la part des Pasteurs de donner la parole aux laïques avec magnanimité, ni de la part du peuple chrétien, de la prendre comme si cette parole était une conquête dérivant d'un droit tout nouveau. La «parole» est déjà donnée à tous les baptisés comme un don de l'Esprit. Il s'agira donc, d'une part, de ne pas la suffoquer, de ne pas lui empêcher de résonner pour qu'elle donne lieu à une maturation commune et, d'autre part, d'assumer sérieusement cette responsabilité.

Déjà dans la Bible hébraïque, dans le Livre de Nombres, on raconte que deux hommes non-autorisés se mirent à prophétiser devant le peuple. Ils furent dénoncés devant Moïse: - *«Moïse, Monseigneur, empêche-les!»* Moïse répondit: *«Serais-tu jaloux pour moi? Ah! puisse tout le peuple du Seigneur être prophète, le Seigneur leur donnant son Esprit.»* - (Nombres 11, 28-29)

Et Paul, dans la première lettre aux Thessaloniens recommande: *«N'éteignez pas l'Esprit: ne dépréciez pas le don de prophétie; mais vérifiez tout; ce qui est bon, retenez-le; gardez-vous de toute espèce de mal»* (I Thessaloniens 5, 19-20).

Maintenant, je vais essayer de vous raconter, brièvement, certains aspects de notre expérience ecclésiale.

En Italie, l'épine dorsale de l'Eglise ce sont les Paroisses, c'est-à-dire des agrégations enracinées dans le territoire. Il existe aussi des groupes et des communautés essentiellement de deux types: un pleinement reconnu par les Pasteurs, parmi lesquels «Comunione e Liberazione», les «Focolarini», l'Opus Dei, etc ; l'autre constitué par celles qu'on appelle les «communautés de base», qui sont généralement nées suite à des conflits avec l'Eglise-Institution, mais qui ont eu la sagesse de ne pas constituer une autre église; une sagesse que même le Cardinal Ratzinger reconnut quand il était à la Congrégation pour la doctrine de la foi.

S. Stefano a Paterno est une paroisse d'environ 1300 habitants dans la proche banlieue de Florence. Moi, j'en suis le curé depuis 1982. Au départ, notre objectif était de former une «communauté» afin de dépasser l'attitude qui nous semblait dominante dans l'Eglise de l'époque, celle d'un lieu qui offre des services religieux: des baptêmes, des confirmations, des mariages, des enterrements etcetera.

Au fur et à mesure des années qui passaient, pour notre manière d'être dans l'Eglise, il nous est arrivé que d'autres personnes provenant de différents quartiers de Florence et des alentours se sont rapprochées de notre Paroisse, à l'Eucharistie du Dimanche et dans d'autres moments de notre communauté; des personnes avec d'autres expériences: des chrétiens à la recherche d'une Eglise qui aide à vivre une foi adulte et responsable, mais aussi des athées, des agnostiques qui se questionnent tout simplement, des personnes qui ont nostalgie de la foi, des chrétiens sans église, des chrétiens en désaccord avec l'Eglise institutionnelle, des chrétiens considérés comme marginaux si on suit les critères disciplinaires actuels, comme par exemple, des divorcés qui se sont remariés, etcetera. Cela a parfois généré des tensions avec notre Evêque, mais le fait que ces personnes se soient adressées à notre communauté, a été et continue d'être, pour nous, un grand honneur et une grande richesse.

En plus, cette expérience nous a poussé à repenser le sens de notre «être Eglise»: être une communauté ne correspondait plus à la nouvelle situation qui s'était créée. Aujourd'hui nous nous reconnaissons davantage dans une expérience de «peuple» que dans une expérience de «communauté». Nous avons le sentiment d'être invités à être «église» de manière ouverte et accueillante, envers des personnes qui ont des rythmes, des sensibilités et des expériences différentes. «Peuple» est un mot proposé à nouveau par le Concile Vatican II, mais qui a été progressivement remplacé par le mot «communauté» qui est très beau, car il affirme que chacun est une personne unique, non un numéro dans une masse, ce qui, au moins dans l'expérience italienne, porte l'attention sur un aspect plus intime: tous se connaître, être homogènes et même aussi amis.

Je ne veux pas donner trop d'importance aux mots, je radicalise plutôt la signification de «peuple» et «communauté» pour mieux m'expliquer, tout en reconnaissant que les deux aspects doivent être conjugués.

Une «église-communauté» tend à devenir le «sein», la «mère», elle identifie et rassure, pose des bornes à l'intérieur desquelles on se sent plus protégé alors qu'une «église-peuple» demande de se confronter avec la différence, en prenant en charge le chemin de tous; elle aide à se rappeler que la condition normale du chrétien est la «diaspora», la dispersion, comme le levain et le sel; elle invite à vivre la foi «coram Deo etsi Deus non daretur», «devant Dieu, comme si Dieu n'était pas», comme le dit Bonhoeffer.

Peut-être notre paroisse unit-elle en soi ces deux caractéristiques: l'enracinement dans le territoire et l'ouverture vers tous ceux qui veulent s'arrêter ou faire une halte. Nous nous reconnaissons davantage, toutefois, dans une Eglise qui choisit de «rendre libre», plutôt que de «rassurer !» En synthèse c'est peut-être cela la signification de notre parcours.

En Italie il y a des groupes de chrétiens qui célèbrent l'eucharistie à huis clos; par contre nous percevons la grande signification de célébrer l'eucharistie portes ouvertes sur la rue, en permettant à tous de rentrer et participer. Peut-être qu'ainsi on court d'autres risques, mais rien n'est à l'abri des risques. Nous avons l'intention d'être un peuple ouvert à tout le monde, pas seulement aux initiés; un peuple avec l'espace pour des rythmes différents, pour des temps différents: ceux qui courent davantage, ceux qui courent moins, ceux qui sont arrêtés, ceux qui reviennent en arrière. Un peuple où les nouveaux qui arrivent pour marcher ensemble ou simplement pour faire un bout de chemin ensemble, ont le droit et le devoir de connaître d'où l'on vient et où l'on va, car chaque expérience d'Eglise, même dans la foi commune, est différente des autres, a son charisme, sa personnalité, son identité. Nous voudrions être un peuple où il y a de l'espace aussi pour ceux qui sont là par hasard ou de passage et qui ne vont plus jamais revenir, mais qui peuvent partir avec une étincelle d'espoir et un questionnement de plus.

Une Eglise, comme Jean XXIII, Pape Roncalli, avait - il dit, comme une vieille fontaine de village à laquelle peuvent s'arrêter les voyageurs et les étrangers de passage, au delà des habitants du lieu, pour se désaltérer et repartir. C'est une belle image: dans une fontaine l'eau s'écoule librement et il n'y a personne qui, à sa discrétion, ouvre ou ferme le robinet.

Nous n'avons pas l'intention d'être normatifs, mais il nous semble important que vous, nos compagnons de route, sachiez où notre expérience nous a amené, désormais depuis plus de 25 ans et il nous semble aussi important que vous nous racontiez la vôtre, car le chemin n'est pas terminé.